

1

— Bonjour môman.

François est bedonnant. Normal à son âge. Il paraît. Colette se rappela soudain ses cinquante ans et sourit.

— Môman ? T'es avec moi ?

Elle avait oublié de répondre. Malheureusement, oui, je suis là.

— Oui mon poussin, oui, oui.

Il avait toujours prononcé « môman ». D'aussi loin qu'elle s'en souvienne. Encore, avec une voix d'enfant. Mais là. Quand même.

François est bedonnant et agaçant, pensa-t-elle. Son fils, unique, Dieu soit loué ! Oh, ce n'est pas qu'il soit méchant. Pour Colette, la méchanceté se nourrit de malice. Chez François, rien n'est fourbe. Tout est simple... trop simple.

Comme à chacune de ses visites mensuelles, il s'installa dans le fauteuil de son défunt père et interrogea la veuve sur sa semaine.

— Tu t'es bien amusée, môman ?

Comme si elle faisait les quatre cents coups et s'envoyait en l'air tous les soirs.

— Oh, tu sais, la routine...

— On joue ?

Et il n'attendait jamais qu'elle acquiesce pour sortir le jeu. Un plateau usé, partiellement décoloré, posé sur un support de tourne-disque.

— N'empêche qu'il est pratique ce Scrabble, merci papa !

— N'empêche, répondit sa mère qui conservait, tout de même, un fond d'indulgence.

D'habitude, François plongeait avec frénésie sa main dans le sac en tissu vert. Mais cette fois-ci, à peine le jeu installé, il se leva pour aller ouvrir la fenêtre.

— Tu as chaud ? Tu es malade, mon bichon ?

— Non, non, môman, t'inquiète pas.

Elle avait dû y aller trop fort sur le vinaigre. Le mois précédent, elle avait tenté le vinaigre de cidre, apparemment le plus efficace pour imiter l'acidité de la petite vieille négligée. Il lui en avait fallu des tests pour trouver le dosage parfait. Du vinaigre de cidre sur tout le corps et de l'huile de coco sur les cheveux pour bien les graisser. Elle avait les cheveux longs, de beaux cheveux longs, gris poudré. Qu'elle laissait en bataille, à la sauvageonne, quand son fils venait lui rendre visite mais qu'elle brossait et coiffait en nattes à mailles larges le reste du temps.

Quand François était là, elle s'évertuait à jouer la parfaite petite vieille. Depuis que son Firmin était mort, depuis qu'elle avait déménagé seule à la ville, il se disait si inquiet pour elle qu'au départ elle avait tenté de le rassurer. En vain. Il lui suggérait des tas de problèmes qu'elle n'avait pas et qu'elle ne comptait pas avoir !

Il la traitait comme un vase ancien prêt à se fissurer de tous côtés. Alors, la colère avait envahi la petite chose qu'on voulait fragile et elle avait élaboré une stratégie : Tu veux me traiter comme une petite vieille, moi, ta mère ? Entendu. Je saute à pieds joints dans le rôle. Et je compte t'en faire voir des vertes et des pas mûres, mon p'tit gars.

Colette tapa de la réglette sur la table pour signifier qu'il était grand temps de jouer. Elle feignit un enthousiasme démesuré pour la partie qui s'annonçait, dans le fond persuadée que tous les vieux se doivent d'aimer trifouiller de petites lettres beiges dans le but de former des mots idiots qui leur donnent l'air intelligent.

François posa REQUIN puis PEUT. Colette pensa NIQUER puis PUTE. On s'amuse comme on peut quand on feint d'être gâteuse.

— Martin apprend le violon. Il a pris son premier cours la semaine dernière.

— Martin ?

— Ton petit-fils, môman. Martin.

— Ah oui, ah oui, répondit-elle, le regard dans le vide.

Elle se concentra pour ne plus bouger, en lévitation dans l'espace-temps. François attendit un bon moment avant de tousoter dans l'espoir de la faire revenir à elle.

Mon fils est naïf mais il est patient, se dit-elle. Elle lui caressa la main, comme elle le faisait quand il était petit. Elle observa sa peau tachetée et fit trembler ses longs doigts. François sembla inquiet.

— Et moi, je pose ENFANTS. Scrabble ! annonçait-elle fièrement.

C'est le moment que choisit Clarisse pour sonner.

— J'arrive ma belle, j'arrive, cria-t-elle.

En se levant, Colette alourdit le plus possible son corps pourtant mince et musclé. Elle remonta un peu sa robe de chambre pelucheuse, décolla ses pieds enfermés dans les vieilles charentaises de son mari, bien trop grandes pour elle, attrapa maladroitement son déambulateur pour enfin atteindre la porte d'entrée de son appartement. Elle regarda sa montre en faisant soigneusement trembler son poignet, ce qui rendait l'exercice plus difficile.

— Elle est à l'heure, conclut-elle. Plus ponctuelle que Géraldine, la précédente. François, voici Clarisse, elle me livre mes repas, regarde donc comme elle est mignonne... avec ses pommettes bien hautes, et comme elle est bien faite !

Clarisse souriait, plateau à la main.

— Môman ! Arrête, tu veux ?

— Qu'est-ce que j'ai dit, encore ? Ne me dis pas que tu ne la trouves pas à ton goût, regarde-moi ces courbes... J'sais pas c'qui t'faut !

— C'est gênant à la fin ! Je suis marié, j'te rappelle.

— Ah oui, c'est vrai. J'oubliais. Cécile, c'est bien ça ?

— Oui, Cécile.

Ce n'est pas qu'elle ait grand-chose de mémorable, celle-là.

Clarisse déposa le repas de Colette sur la table en Formica de la cuisine. Elle fit juste un signe de la main en partant pour éviter toute reprise de conversation. Sacrée grand-mère !

Tout en jouant, François raconta à sa mère sa semaine. Ses déboires avec Jean-Pierre, son collègue, représentant en protections hygiéniques pour personnes âgées à Orléans, comme lui. François attendait désespérément que sa mère lui confie ses fuites pour que son travail soit enfin valorisé. Il le sentait bien qu'elle n'était pas fière de lui. Pourtant, il faisait du chiffre. C'était un bon commercial. Et il aimait son boulot. Ça rapportait assez pour payer Center Parcs et leur pavillon avec piscine hors-sol ! Cécile le complimentait, elle. Mais pas sa mère. Pour ce qui était de l'incontinence, il avait bien essayé de lui poser la question, une ou deux fois. « Ne t'inquiète pas mon grand, je m'débrouille », avait été l'unique réponse offerte. Il n'avait pas osé insister. Il faut dire qu'elle n'était pas toujours commode.

À dix-huit heures, la montre de François se mit à sonner.

— Je vais y aller moi. C'est qu'il y a de la route jusqu'à Orléans.

— Pourquoi tu vas à Orléans ?

— J'y habite, tu sais.

— Ah oui, c'est vrai. (Elle marqua une pause.) Je me rappelle quand tu vivais à Tours avec Solange, qu'est-ce qu'elle était bien cette fille. Avocate, c'est ça ? Un amour. Tu as des nouvelles ?

— Non.

— C'est dommage. Quand même.

— Si tu l'dis. Allez, je dois y aller. Bonne soirée môman.

— Fais attention sur la route mon petit.

Elle était drôlement bien cette Solange, se dit-elle en claquant la porte derrière lui. Belle et futée. Peut-être que s'il était resté avec elle, il aurait changé un chouïa. Qu'il aurait vu autre chose. Mais être inférieur intellectuellement à sa compagne n'est pas valorisant pour un homme. En ça, Cécile était bien.

Elle fit voler d'un geste athlétique ses charentaises, retira sa robe de chambre volontairement tachée de café et se fit couler un bain pour retirer cette odeur écœurante de vinaigre et de coco. Elle chanta à tue-tête sur La Callas. Regarda en riant la barre de secours et l'énorme téléphone mural installés près de la baignoire. « On ne sait jamais môman, une mauvaise chute peut être grave. » Quel abruti ce François. Il avait investi, tout content, dans un déambulateur dernier cri. Ça coûtait cher ces machins-là. Un vrai coup de fusil ! Combien il en avait vendu, de couches, pour lui acheter le rollator neo-design quatre roues ?

« Tant mieux mon chéri, tant mieux. Bonne soirée. Merci d'être venu me tenir compagnie, je suis bien seule tu sais. Ce que c'est long un mois... »

Et hop, le coup de fil de « Bien arrivé à Orléans » rapidement expédié, elle put se vautrer dans son canapé, attraper le bouquin en cours et boire son verre de whisky du soir.

Ça m'aide à dormir. Honnêtement, sans, je ne sais pas si je pourrais trouver le sommeil.

Faut dire que je n'ai jamais essayé.

2

À peine réveillée, Colette scruta sa chambre à coucher. Ouf, François était bel et bien parti ! Elle se sentait encore fatiguée. Elle avait mal dormi, brinquebalée dans des rêves tumultueux. Elle ferait la sieste. Le luxe de la retraite. Enfin, si on peut parler de retraite quand on n'a jamais vraiment travaillé. Officiellement, du moins. Elle s'était occupée de son fils et avait tenu la maison. Une parfaite intendante. Gestion du linge, création d'un planning nutritif et achats en conséquence, élaboration et service des repas, organisation du programme de ménage et exécution des tâches. En poste de l'âge de neuf ans, quand sa mère était morte d'un cancer jusqu'à la mort de son mari, à la même adresse : 2, rue des mouettes. Quand elle s'était mariée, Firmin y avait emménagé aussi. Et quand Rachel, la mère de Firmin, était morte, lui cédant une superbe propriété, ils n'avaient pas bougé. « Tu es habituée à cette cuisine, on reste ici », avait décidé le mari.

La maison de famille avait traversé les époques, passive. Les meubles étaient les mêmes, la décoration avait à peine été modifiée, Firmin consacrant une grande partie du budget familial au Ricard et aux jeux

d'argent. La décoration, c'est futile. Alors que l'alcoolisme, c'est utile ! Au moins, il était drôle, à sa façon, et pas violent. Déjà ça.

Colette, à la mort de son mari, avait rapidement déménagé. Un appartement, moins de ménage, à la ville, pas une très grande ville. Châtellerault comptait environ quarante mille têtes. Mais c'était plus grand, plus diversifié, plus impersonnel aussi. Pratique pour un deuil. Rester à Thuré aurait signifié continuer à croiser les mêmes personnes, passer devant le bar du village et y chercher Firmin par réflexe, attendre qu'il rentre à la maison, jusqu'à la fin. Non merci.

Au départ, ce nouveau projet de vie l'avait rendue nerveuse. Mais aujourd'hui, quelques mois plus tard, elle ne regrettait absolument pas sa décision. Elle se sentait libre, bien dans sa peau et dans son nouvel intérieur dont elle s'apprêtait d'ailleurs à reprendre possession.

Elle retira les bibelots immondes que les gens se sentent obligés d'offrir aux personnes âgées. « Comme tu n'as besoin de rien, je m'suis dit que ce vase chinois ferait bel effet sur ton buffet. » Elle avait son carton « Trucs de vieux », que des objets marqués troisième âge, qu'elle ressortait juste avant que François n'arrive.

Elle se délectait en imaginant sa tête si, un jour, il débarquait à l'improviste. Plus de napperons jaunâtres, de fausses fleurs, de tensiomètre, de boîtes de médicaments en évidence... Plus de vieille en robe de chambre difforme, mais une jolie mamie, coiffée et sobrement élégante. Juste avant l'arrivée de son fils, elle recouvrait même ses abat-jours de dentelle, assombrissant l'appar-

tement et lui donnant un goût d'antichambre de la mort. Tandis que son vrai intérieur était épuré. Tendance scandinave comme elle avait vu sur Pinterest. Même une belle table tripode peut facilement prendre cent ans dans les dents, recouverte d'une toile cirée fleurie. Son seul meuble authentique, vraiment vieillot, charmant, c'était sa table de cuisine.

— Le For-mi-ca, c'est for-mi-dable ! répétait-elle à François. Tandis que vos meubles modernes, là, de la camelote ! Je suis sûre que dans cinq ans, ils lâcheront. De toute façon, ta femme voudra en changer avant, elle a la manie du changement celle-là, elle va te ruiner, mon p'tit !

Attaques non fondées, bien sûr. Cécile n'étant pas le moins du monde capricieuse. Ils avaient la même table de salon depuis huit ans ! En verre trempé. Incassable. Mais si François avait osé rétorquer que le verre trempé était plus solide que le Formica, alors là... On ne saurait jamais comment aurait pu tourner la conversation puisque François ne s'opposait pas. Il s'adaptait. Ou il s'écrasait. C'était selon.

Elle rebrancha la Nespresso qu'elle avait planquée en se souvenant avec délice du café ignoble qu'elle lui avait servi la veille.

— Il y a à boire et à manger dans ton café, môman.

— Oh, désolée mon chat, tu sais, je ne vois plus très net, j'ai dû me tromper dans les doses.

— Tu veux que j'te prenne un rendez-vous pour changer de lunettes ?

— Non, non mon grand, je ne veux pas te causer de souci.

Ce qui était la meilleure manière de lui en causer, un peu.

Devant son café, perdue dans ses pensées, elle prit le temps de se réveiller. Elle mangea lentement son petit déjeuner, toujours le même, elle avait malgré tout des habitudes de vieille femme. On a l'âge qu'on a, comme dirait l'autre.

Elle entendit l'appel de la messe et se réjouit de ne plus y aller. Elle décida de ne pas s'habiller tout de suite. Elle n'attendait rien ni personne.

Elle sortit ses aiguilles à tricoter et deux romans de Balzac, format broché. Dans le fauteuil de Firmin, elle resta un moment à ne rien faire. Ne pas réfléchir. Ne pas bouger un cil. Laisser le temps couler. Elle hésitait. Lire ou tricoter ? Elle finirait son écharpe plus tard, une immense écharpe, laide, une écharpe six couleurs ! François serait ravi de la porter le samedi pour venir voir sa môman adorée. Elle attrapa *La Cousine Bette*, déscocha de l'intérieur de la couverture le dernier manga érotique qu'elle avait commandé sur Amazon, un hentai, comme ils appelaient ça, et se plongea dedans avec intérêt.

Depuis qu'elle vivait à la ville, Colette avait découvert tout un tas de commodités. Dont Amazon Prime, un clic pour une livraison le lendemain. « C'est gé-nial », lui avait dit Ahmed qui lui donnait des cours d'Internet tous les lundis matin. Elle commandait tellement qu'elle oubliait ce qu'elle allait recevoir et à chaque ouverture de colis, c'était un peu Noël. C'est comme ça qu'elle s'était initiée aux mangas. Elle avait lu que les BD japonaises se lisaient à l'envers et trouvé ça drôle. Et ensuite,

qu'ils en faisaient des pornos. Parfaites à lire pendant la messe. Pendant que d'autres parlaient au petit Jésus comme elle avait été contrainte de le faire pendant des années. C'était plus de la provocation délicate qu'une source d'excitation sexuelle intense. Ce n'est pas que ça ne chauffait plus, attention, le moteur tournait encore, il démarrait moins vite et il fallait un peu lui parler mais il tournait encore.

Pour son repas du midi, rien à préparer, Clarisse étant venue la veille. Elle se faisait livrer à manger un jour sur deux. « Oh, ça me suffit, mon grand. Tu sais, quand on vieillit, on perd l'appétit en même temps que le goût, d'ailleurs, je lécherais une crotte de chien que je ne sais même pas si je m'en rendrais compte. »

Au menu, un tas marron foncé et vert appelé « bœuf en émincé et purée fine de haricots verts, sans lactose ». Colette était intolérante au lactose, pour la société de restauration collective du moins. Ça coûtait plus cher. Elle avait trouvé ça amusant quand elle avait rempli les papiers. Et puis, c'était François qui payait. Il aurait pourtant dû mettre de l'argent de côté parce que s'il comptait sur son héritage... S'il savait, le pauvre. Une bonne partie passait dans les commandes internet et une autre était dépensée avec Odette. Elle mangeait donc sans lactose. Mais un jour sur deux, heureusement. Le lendemain, c'était souvent gueuleton de fromages, pour compenser. Pardi.

Son repas pris, elle se plongeait avec délectation dans son grand lit. Draps en soie. Elle avait passé l'âge de se priver, non ?

Elle sortit de sa sieste en forme. Se mit au tricot. Ce qu'elle était longue, cette écharpe. Et lourde. Un coup à attraper un torticolis. Tricoter lui faisait du bien. Et c'était une activité appropriée à son âge. Tant mieux. En tricotant, elle repensait à ses ébats amoureux avec Andrei. Il y avait si longtemps... Elle les recréait patiemment, au fur et à mesure que les mailles se croisaient. Elle revivait chaque geste, chaque regard, chaque mouvement de ses doigts épais sur sa peau nue. Leurs corps qui s'emmêlaient, la dextérité et la précision de son amant russe...

Oui, tricoter lui faisait du bien.